

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 40 (1982)

Heft: 1

Artikel: L'interdisciplinaire à l'université : les problèmes fondamentaux

Autor: Le Coat, Gérard

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-138872>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'interdisciplinaire à l'Université: les problèmes fondamentaux*

Gérard Le Coat,
Faculté des Sciences sociales et politiques,
Université de Lausanne

L'interdisciplinarité, c'est d'abord un état d'esprit. Sa mise en œuvre à l'université pose de multiples problèmes eu égard aux structures actuelles de la vie académique, à telle enseigne que de nombreux chercheurs mettent en cause le bien-fondé de tels efforts et la possibilité d'atteindre des résultats concrets, c'est-à-dire la construction de théories et de modèles opérationnels. Mon intérêt pour la dynamique socio-culturelle m'a, en ce qui me concerne, amené à participer à des études convergentes, notamment à coordonner un programme d'études interdisciplinaires à l'Université de Washington.

Je noterai d'abord la distinction à faire entre pluri- ou multidisciplinarité et interdisciplinarité proprement dite. Pour certains, l'interdisciplinarité consiste essentiellement à provoquer la mise en présence de spécialistes dans le but de leur permettre de confronter leurs constructions interprétatives d'un phénomène, l'objectif étant de réunir le maximum d'informations sur le phénomène. Pour d'autres, cette mise en présence est certes essentielle mais ne constitue que le premier temps d'une démarche qui doit conduire à l'étude aussi exhaustive que possible des interactions qui prennent place à l'intérieur d'un phénomène ou encore lient entre eux des phénomènes distincts. Par la nature du questionnement et de l'enjeu, ces deux conceptions de l'interdisciplinarité sont de toute évidence très différentes et ce point de définition appelle des commentaires liminaires.

Pluridisciplinarité et multidisciplinarité sont énumératives par excellence et appartiennent, du point de vue taxinomique, à la catégorie des sciences cumulatives et documentaires. Bien que non systématiques, elles se révèlent cependant très fructueuses, spécialement la pluridisciplinarité, plus maniable dans la pratique que la multidisciplinarité parce que s'exerçant sur un éventail conceptuel plus restreint. Les partenaires de l'échange peuvent alors plus aisément sérier les questions, circonscrire les secteurs d'intervention et coordonner les interprétations. Moins nombreux, ils communiquent mieux les uns avec les autres. Il n'est pas rare que la somme d'informations exogènes rapidement mises à la disposition d'un chercheur provoque chez celui-ci le jaillissement d'idées nouvelles qui lui seront d'une grande utilité pour la poursuite de ses travaux en cours et lui feront découvrir de plus des champs d'investigation possibles dont il ne soupçonnait peut-être pas l'existence. Ces champs d'investigation nouveaux sont fréquemment frontaliers. L'activité qui découle de leur exploration conduit tout naturellement à maintenir les contacts pris et bientôt un réseau stable d'interrelations disciplinaires se met en place pour le bénéfice de toute la communauté universitaire, tant au plan de la vie sociale qu'à celui de la recherche. Les pratiques pluri- et multidisciplinaires constituent des exemples typiques de la technique du *brainstorming*.

* Texte extrait de la leçon donnée lors de l'ouverture de l'année académique 1980—1981, à la Faculté des Sciences, Université de Lausanne

développée aux Etats-Unis non pas seulement, comme on pourrait le croire, au niveau des cadres d'entreprise, mais également à celui de la recherche scientifique.

La pluridisciplinarité, même si elle n'est pas systématique, démontre déjà combien il est profitable au spécialiste d'être attentif à ce qui se passe ailleurs. Car, ne nous y trompons pas: les réponses sont parfois données par d'autres disciplines. La démarche interdisciplinaire, qui provoque souvent une stimulation intellectuelle salutaire, s'inscrit dans ce que l'anthropologie culturelle nomme le diffusionnisme, c'est-à-dire la propagation des idées par contact interpersonnel direct et non indirect à travers le livre et les moyens de communication de masse en général. Pour reprendre la typologie de l'anthropologue Wissler, il s'agit ici d'une diffusion volontaire et contrôlée plutôt que spontanée, par l'intermédiaire d'usagers de la culture qui acceptent de remodeler le territoire de leurs connaissances en réinterprétant, en transformant, en transférant. Or, comme l'a exprimé Mercier, dans son *Histoire de l'anthropologie*, la diffusion participe à la création autant qu'à l'emprunt, en ce sens qu'elle est partie intégrante du processus de création.

Il est temps d'en venir à l'interdisciplinarité proprement dite. Ici, nous avons affaire à un modèle de transfert de loin plus dynamique que les précédents. De toute évidence, l'interdisciplinarité, telle que définie dans le présent propos, implique tout autre chose que la pluridisciplinarité: non plus seulement un apport tonifiant d'informations pour un usage privé, mais l'activité concertée d'une communauté de chercheurs absorbés dans un effort heuristique unique entrepris pour le bénéfice de tous les participants, ayant en outre pour objectif une contribution, aussi limitée soit-elle, à la connaissance. Dans cette sorte d'activité, les disciplines sont engagées à part égale dans un projet sélectionné en commun et pour la réalisation duquel chaque participant reçoit des tâches bien précises dont il accepte la responsabilité. Au questionnement du jeu des interactions phénoménales correspond obligatoirement une interaction intellectuelle adéquate qui seule peut garantir le contrôle systématique des démarches expérimentales et des constructions interprétatives. Tous les partenaires doivent participer à l'élaboration des concepts et des méthodes de recherche, à la sélection des paramètres et des objectifs à atteindre. En d'autres termes, il est essentiel que deux disciplines au moins s'interpénètrent pour que l'on puisse parler d'interdisciplinarité effective.

Je disais tout à l'heure que l'interdisciplinarité est d'abord un état d'esprit. On le comprend plus que jamais maintenant, je pense, après ce trop bref résumé de ce qu'elle exige au plan du transfert. L'interdisciplinarité demande une motivation forte; elle découle d'un type spécifique de rapport au monde. Durant les années où je me suis occupé de problèmes interdisciplinaires, j'ai connu des satisfactions mais aussi un certain nombre de déboires. Ces derniers étaient surtout dus à la nécessité de résoudre des problèmes psychiques. Ceux qui peuvent faire fonctionner le plus efficacement des programmes interdisciplinaires ont quelque chose en commun et qui n'est rien moins qu'un *Weltbild*, une image-construction du monde qui les rend aptes au travail d'équipe. Il n'est pas nécessaire d'être psychosociologue pour se rendre compte que les problèmes des relations humaines sont diffus, touffus, de nature ubiquiste. Cependant, dans le cadre de l'activité interdisciplinaire proprement dite, le moment de vérité ne se fait pas attendre. Et, puisque je faisais à l'instant allusion à la psychosociologie, je n'hésiterai pas à déclarer que la pratique interdisciplinaire constitue une excellente thérapie de groupe. L'interdisciplinarité permet de lutter méthodiquement contre des difficultés d'adaptabilité sociale qu'un certain nombre de chercheurs qui mènent à bien

des travaux d'un niveau supérieur connaissent à des degrés divers et qui se traduisent par une surestimation du moi, surestimation qui s'accompagne en toute logique d'une méfiance, voire d'une peur de l'autre, d'une susceptibilité excessive qui invite à des interprétations des situations propres à entraîner des conflits et risquant à tout moment de fausser le jugement collectif de l'équipe. La difficulté de réalisation de l'interdisciplinarité découle tout d'abord des impératifs compétitifs de notre société moderne. Il y a compétition des disciplines et compétition des représentants de ces disciplines pris individuellement. La situation compétitive génère une émulation favorable à la productivité; elle rend cependant le travail d'équipe plus difficile.

Ma pratique de l'interdisciplinarité m'a mis en évidence le fait que jusqu'à une période récente l'université était conçue plus comme un conservatoire culturel distribuant un savoir cumulatif que comme une institution d'enseignement professionnel avancé destinée à promouvoir une réflexion pragmatique et débouchant sur des savoirs et savoir-faire susceptibles de modifier les conditions de vie des usagers de la culture. Il aura fallu que la science expérimentale s'impose par les résultats acquis pour qu'elle provoque la péripetie académique dont il est raisonnable de penser qu'elle est irréversible, péripetie qui a abouti, pour les professeurs, à la mise en place de structures favorisant la recherche fondamentale et, pour les étudiants, à l'essor de filières de formation ayant une action directe ou indirecte sur le tissu social. Cependant, bien des traces de l'ancien modèle demeurent, et nous sommes nombreux à souffrir du caractère dichotome, voire ambigu, de la situation actuelle du savoir. Il faut reconnaître qu'aujourd'hui, nous ne savons pas trop à quel modèle épistémique nous référer, les structures académiques ayant tendance, comme on l'énonce généralement sur les campus américains, à être *self-contained* et *self-perpetuating*. Tout se passe comme si nous n'avions pas à nous poser le problème de l'intégration des connaissances, cette intégration devant s'opérer, je dirai «par-dessus nos têtes», par un processus spontané d'acculturation ne nécessitant aucune intervention. Sans aucun doute, le prestige de la démarche historique comme mode de connaissance et la confiance que nous accordons à la continuité culturelle ne sont pas étrangers à cet état de choses. Cependant, je suis tenté de dire maintenant qu'«au niveau de nos têtes», nous ressentons pour la plupart d'entre nous le besoin profond de l'insertion d'un élément à la fois dynamogénique et unificateur.

Il se peut que l'interdisciplinarité crée les conditions propres à générer cet élément. Ses objectifs et modalités opérationnels annoncent une nouvelle gestion de savoir. Nous sommes dans une situation analogue à celle de la fin du Moyen Age, lorsque de multiples parcellarisations existaient autour d'un axe central théologico-philosophique, la scolastique. La scolastique voulait alors, comme l'a écrit Claude Bernard, «un point de départ fixe et indubitable», qu'elle empruntait à une tradition. Les multiples parcellarisations d'aujourd'hui se situent quant à elles autour d'un axe central que nous appelons scientifique expérimental et qui nous sert également de point de départ fixe et indubitable. La différence est que le point de vue scolastique médiéval était absolutiste tandis que le point de vue scientifique caractéristique de la démarche empirique est, lui, relativiste. S'il est vrai que nous avons à notre disposition un appareil remarquable de contrôle et d'accroissement des connaissances, il est également vrai que nous n'avons plus aujourd'hui de principe coordinateur nous permettant de gérer la totalité de nos connaissances d'une manière intelligente, je veux dire mettant en œuvre l'ensemble de nos facultés mentales et en particulier notre pouvoir conceptuel.

J'en viens à la question, fondamentale pour la pratique de l'interdisciplinarité : qu'est-on en droit d'attendre de travaux interdisciplinaires ? Il est nécessaire ici de passer en revue un certain nombre d'obstacles, cette fois épistémologiques et non plus psychologiques, dont il n'est pas prouvé qu'ils soient tous franchissables. Premier obstacle : celui de la logique identitaire aristotélicienne caractérisée par le principe du tiers-exclu qui pose qu'il n'y a pas de moyen terme entre deux propositions contradictoires. Son contraire est la logique intégraliste présocratique appelée parfois héraclitienne. Basée sur la complémentarité des opposites, cette logique ne procède pas par élimination mais par intégration. Elle voit dans les opposites deux modalités d'un phénomène unique. La démarche interdisciplinaire, parce qu'elle ne veut pas perdre de vue la spécificité humaine, doit faire appel aux deux logiques, l'identitaire et l'intégraliste. Sur le plan pratique, le concept d'écart référentiel d'Osgood est d'un grand secours, lorsqu'il s'agit, par exemple, de mesurer des dégradations systémiques.

Deuxième obstacle : celui du concept de système appliqué aux sciences sociales. Mes expériences de co-chercheur m'ont amené très tôt à penser que l'interdisciplinarité la plus rigoureuse et la plus féconde consiste en une analyse systémique comparative. Cependant, il n'est pas toujours possible d'appliquer le concept de système à la réalité psychosociale. L'acceptation d'une définition de base (système = ensemble structuré d'éléments en interaction) n'implique pas que l'on s'entende sur le statut à accorder aux phénomènes que l'on a décidé d'observer. Je pense en particulier à l'étude des phénomènes de groupe : les manifestations répertoriées sont-elles liées par un ou plusieurs principes d'interdépendance causale ou seulement par une proximité spatiale et/ou temporelle ?

Troisième obstacle : celui relevant cette fois de la nature de la connaissance. Le caractère plural de la réalité oblige le chercheur à sérier les phénomènes et les cadres de référence. Il ne peut donc avoir qu'une vue partielle de la réalité, partielle également, et provisoire, puisqu'il interprète cette réalité en tant que sujet. L'organisation académique par disciplines est justifiée par l'impossibilité de poser sur le spatiotemporel un regard qui restituerait le caractère total et global de la manifestation.

Parmi les indifférents à l'interdisciplinarité figurent nombreux de représentants des sciences humaines, en particulier, qui n'hésitent pas à faire, de leur propre initiative, des incursions dans des disciplines parfois fort éloignées de la leur, à leurs risques et périls. Le prestige des sciences exactes dans l'épistémè moderne a entraîné, nous le savons, l'emploi de plus en plus fréquent de concepts exogènes. Or, on ne consulte pas toujours les spécialistes sur la pertinence de l'appropriation de ces concepts, ni sur les modalités de leur emploi. Il serait sans aucun doute plus profitable à ces isolationnistes enclins à «franchir le pas» de participer à une action commune. En fait, une étude systématique des scénarios monodisciplinaires de ces trente dernières années, répertoriant origine, succession, fréquence des emprunts et leurs conséquences, constituerait une excellente introduction à l'interdisciplinarité en proposant une démonstration *ab absurdo* de ce qu'il convient de ne pas faire. Je pense que ces emprunts, parfois de bricoleurs plus que d'ingénieurs, pour reprendre une distinction levi-straussienne, constituent précisément le symptôme évident du malaise épistémologique actuel et qu'ils révèlent un désir inconscient de rompre l'isolement. Même lorsqu'ils sont plus proches de la razzia que de la négociation, ces emprunts ont du moins le mérite de mettre le doigt sur la plaie et, peut-être, de préparer les esprits, à moyen ou à long

terme, à une restructuration des principes directeurs de notre connaissance, même si cela implique de très gros efforts. Cette restructuration, Bachelard l'a bien montré dans son *Nouvel esprit scientifique*, doit être rationnelle et perpétuelle, apte à s'adapter sans cesse à des contextes de situations inédits. Aujourd'hui, cette restructuration doit passer par l'interaction intellectuelle.

Au moment de répondre à la question finale : «Qu'est-on en droit d'attendre de travaux interdisciplinaires ?», je dirai : d'une part, au niveau de la spécialité, une meilleure compréhension par le spécialiste de sa propre discipline, car l'interaction intellectuelle constraint à une gymnastique mentale roborative; et d'autre part, au niveau de l'interdisciplinarité, une occasion de réduire ce qui est irréductible à l'analyse monodisciplinaire actuelle. Je n'ai pas la prétention d'apporter un modèle. L'expérience montre que la solution se trouve dans la praxis. Comme l'a bien vu Piaget, le nœud du problème, dans la recherche scientifique, n'est tranché que lorsque l'on est prêt «à renoncer à certaines discussions qui divisent les esprits et à s'engager, par convention ou *gentleman's agreement*, de ne parler que des questions abordables par l'emploi exclusif de certaines méthodes communes ou communicables». Au plan de la praxis et non plus du concept, les limites de l'interdisciplinarité sont précisément celles qui découlent de sa définition même, confirmée par la signification du terme : l'interdisciplinarité se doit de rester une praxis ouverte et de ne pas chercher à constituer une nouvelle science qui participerait de nouveau à la parcellarisation et qui serait sa propre négation.